

OLIVIER REMAUD

POSTFACE D'ANNE-MARIE GARAT

PENSER COMME UN ICEBERG



MONDES SAUVAGES

Pour une nouvelle alliance

ACTES SUD



PENSER COMME UN ICEBERG

OLIVIER REMAUD
POSTFACE D'ANNE-MARIE GARAT

Comment voir la vie sauvage avec des yeux nouveaux ?
Olivier Remaud nous fait passer derrière les apparences. La neige crisse, la banquise craque, des blocs de glace dérivent sur l'océan. On navigue en kayak, on plonge dans des eaux froides, on entend les voix de peuples autochtones. Des écosystèmes entiers surgissent d'une nature que l'on croyait vide. Les icebergs deviennent des arches biologiques et les glaciers ne sont plus des choses mais des êtres vivants, des partenaires de l'existence quotidienne dont nous dépendons intimement. Pas de doute : ils sont parmi nous, avec nous. C'est pourquoi tout ce qui les affecte aujourd'hui nous affecte également.
Ce livre est un éloge des vies inattendues. C'est aussi une réflexion sur la discrétion comme art de cohabiter avec des entités non humaines.

Olivier Remaud est philosophe et directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales. Il a publié de nombreux ouvrages, dont Solitude volontaire *(Albin Michel, 2017) et* Errances *(Paulsen, 2019).*



ACTES SUD

“MONDES SAUVAGES” POUR UNE NOUVELLE ALLIANCE

La nation iroquoise avait l’habitude de demander, avant chaque palabre, qui, dans l’assemblée, allait parler au nom du loup.

En se réappropriant cette ancienne tradition, la collection “Mondes sauvages” souhaite offrir un lieu d’expression privilégié à tous ceux qui, aujourd’hui, mettent en place des stratégies originales pour être à l’écoute des êtres vivants. La biologie et l’éthologie du XXIe siècle atteignent désormais un degré de précision suffisant pour distinguer les individus et les envisager avec leurs personnalités et leurs histoires de vie singulières. C’est une approche biographique du vivant. En allant à la rencontre des animaux sur leurs territoires, ces auteurs partent en “mission diplomatique” au cœur du monde sauvage.

Ils deviennent, au fil de leurs expériences et de leurs aventures, les meilleurs interprètes de tous ces peuples qui n’ont pas la parole mais avec lesquels nous faisons *monde commun*. Parce que nous partageons avec eux les mêmes territoires et la même histoire, parce que notre survie en tant qu’espèce dépend de la leur, la question de la cohabitation et du vivre-ensemble devient centrale. Il nous faut créer les conditions d’un dialogue à nouveaux frais avec tous les êtres vivants, les conditions d’une *nouvelle alliance*.

PENSER
COMME UN ICEBERG

Série dirigée par Stéphane Durand

© ACTES SUD, 2020
ISBN 978-2-330-14064-9

OLIVIER
REMAUD

PENSER COMME UN ICEBERG

Postface d'Anne-Marie Garat

MONDES SAUVAGES
Pour une nouvelle alliance

ACTES SUD

L'océan gelé, dans son sommeil d'hiver,
se retourne toujours comme un dragon.

Barry Lopez[1]

SITUATION

Les icebergs furent longtemps considérés comme des personnages secondaires. Ils faisaient les gros titres des journaux quand des navires sombraient après les avoir percutés. Puis ils disparaissaient dans la brume et personne ne leur prêtait plus attention.

Dans les pages qui suivent, ils occupent le premier rang. Leur matière respire. Ils basculent et roulent sur eux-mêmes comme des baleines. Ils abritent des formes de vie minuscules et participent aux affaires humaines. Aujourd'hui, ils fondent avec les glaciers et la banquise.

Les icebergs sont au cœur de petites histoires et de grands enjeux.

Ce livre est une invitation à découvrir des mondes riches en affinités secrètes et en paradoxes inévitables.

Autant de manières de voir la vie sauvage avec des yeux nouveaux.

PROLOGUE

ILS ARRIVENT !

C'était un matin sombre. Le ciel brumeux pesait sur nos têtes. Des crêpes de glace flottaient près de la banquise. La mer semblait grasse.

Puis un soleil discret illumina l'horizon.

Trois pointes apparurent au loin. Une silhouette fine émergea du brouillard. Je ne parvins pas à identifier tout de suite la forme qui se galbait de plus en plus. Aucune baleine n'a ces éperons sur le dos. Quant à mes frères nomades, ils sont plus larges.

Les nuages se mirent à briller.

Un navire s'approchait de nous.

Il progressait lentement. Comme un manchot égaré, il faisait des petits pas de côté. Lorsqu'il ancra dans nos parages, je les vis s'agiter. Ils étaient agglutinés sur le gaillard d'avant et sautillaient sur place dans une danse étrange. Ils me pointaient du doigt. Leurs visages étaient longs, leurs barbes hirsutes, leurs odeurs fortes. Ils ressemblaient à des fantômes. Je ne distinguais que des mâles. Certains souriaient, d'autres ouvraient la bouche mais aucun mot n'en sortait. Les mains posées sur le grand mât, quelques-uns étaient agenouillés et inclinaient la tête. Ils se signèrent en se relevant.

Un homme sortit d'une cabine à l'arrière du navire. Il gravit l'escalier qui mène à la dunette. Un groupe le suivait. Des roulements de tambours résonnèrent dans le silence de l'océan. Quand la musique cessa, il fut annoncé par l'un de ses acolytes.

Le capitaine James Cook regarda l'équipage rassemblé puis s'adressa à ses matelots. Sa voix était claire et portait loin. Il leur dit qu'ils avaient contourné et traversé l'océan à cette latitude d'une manière qui ne leur permettait plus de penser qu'il y avait une terre ferme, si ce n'est près du pôle, dans un endroit inaccessible par la voie maritime. Ils avaient atteint leur but et n'avanceraient pas d'un pouce plus au sud. Ils rebrousseraient chemin vers le nord. Ni regret ni tristesse. Il se flattait d'avoir rempli sa mission et achevé sa quête d'un continent antarctique. Il semblait soulagé.

Dès que le discours du capitaine fut terminé, un cadet se précipita vers la proue. Il enjamba les glènes de cordage et parvint à se hisser sur le beaupré. Là, tout en équilibre, il fit tournoyer son chapeau et s'écria : "Ne plus ultra !" *Cook rappela à l'ordre le jeune Vancouver en le priant de ne pas s'enorgueillir d'être le premier à atteindre le bout du monde. Hurler en latin qu'ils n'iraient "pas au-delà !" le faisait vaciller au-dessus des eaux noires. Il pouvait chuter dans l'oubli au moindre coup de vent. L'équipage éclata de rire. Le sourire aux lèvres, l'aspirant téméraire rejoignit sagement le pont. Ensuite, ils me tournèrent le dos et se remirent à leurs tâches, certains disparaissant dans le ventre du navire tandis que d'autres grimpaient dans les voiles.*

Ces trois mots ont résonné dans le ciel. Je m'en souviens avec fierté.

Appelez-moi "l'Infranchissable".

Je suis celui qui a stoppé Cook dans son deuxième voyage autour du monde, l'heureuse surprise qui a abrégé ses peines à 71° 10' de latitude sud et 106° 54' de longitude ouest.

Je suis l'un des icebergs sur lesquels aurait buté le Resolution*, un trois-mâts de quatre cent soixante-deux tonneaux, si la brume ne s'était pas dissipée. En ce jour du 30 janvier 1774, ils me virent dans tout mon volume, imposant et menaçant.*

Mes camarades du Groenland sont sveltes. Moi, je suis plat et massif. J'ai barré le passage sans leur donner l'espoir de me contourner. De toute façon, il n'y a que de la glace derrière moi, une infinité dans laquelle ils se seraient perdus. Je les ai sauvés d'un destin funeste.

Grâce à moi, une époque entière a pensé que personne avant le capitaine n'était allé aussi loin vers le sud, qu'il était le seul, l'unique, le merveilleux à avoir réalisé cette prouesse. Que dire des pétrels des neiges qui se posent sur mes arêtes depuis des siècles ? Je connais bien ces petits oiseaux blancs dont le bec et les pattes sont noirs. Ils sont attirés par les minuscules algues qui s'accrochent à mes flancs immergés.

Cook et ses marins sont restés à distance. À l'exception des fois où ils se sont munis de pics et ont abordé des fragments d'icebergs dans des chaloupes. Ils ont grimpé dessus, les ont creusés et en ont extrait des blocs de glace qu'ils ont exposés sur le pont du grand navire, au soleil, pour les faire fondre et boire leur eau.

Nous étions beaucoup plus que ce que leurs yeux fatigués pouvaient compter, non pas quatre-vingt-dix-sept mais des milliers, un champ de glace à perte de vue.

Nous étions tout un peuple.

CHAPITRE 1

DE L'AUTRE CÔTÉ DU MIROIR

Un peintre et un révérend sont accoudés au bastingage d'un bateau à vapeur, le *Merlin*, en route vers les côtes de l'île de Terre-Neuve. Ils ont quitté le port de Halifax, en Nouvelle-Écosse, au milieu du mois de juin 1859, et progressent vers l'une de leurs étapes, Saint-Jean. Arrivés au pied de la tour Cabot, ils serpentent au nord de la péninsule d'Avalon, entre le golfe du Saint-Laurent et l'île Fogo, une zone où dérivent des blocs aux formes étranges en provenance du Groenland. Après une dizaine de jours, ils embarquent sur une goélette affrétée, portant le nom d'*Integrity*, et font voile vers la mer du Labrador. Une chaloupe patiente sur le pont entre les passavants qui relient les gaillards d'avant et d'arrière. Elle leur permettra d'approcher les géants.

Ainsi débute une poursuite de quelques semaines.

Une partie de cache-cache

Ce sont des chasseurs d'icebergs.

Ils sont armés d'une batterie de pinceaux et de stylos. Leurs gibecières débordent de carnets et de planches à dessin. Des paires de jumelles de théâtre à manche télescopique trônent sur des caisses de tableaux. Frederic Edwin Church entend fixer les volumes et les couleurs des icebergs sur des études à l'huile et des esquisses au crayon. Il a en tête une grande œuvre. Louis Legrand Noble tient, quant à lui, la chronique de leur expédition. Il veut en tirer un récit fidèle. Les deux amis jouent aux cartes avec d'autres passagers. Ils évoquent des souvenirs pour s'occuper, discutent des teintes de l'eau et jugent le ciel en plissant les yeux. Ils attendent le moment où ils observeront de près la physionomie des "îles de glace", selon l'expression du capitaine Cook. Ils sont à l'affût, aussi impatients que des trappeurs guettant une prise inhabituelle. Ils restent sur leurs gardes, de jour comme de nuit, dorment mal et tressaillent au moindre signe. La houle fait gémir leurs estomacs. Ils

ont pris leurs renseignements avant de partir. Ils savent que les icebergs sont le cauchemar des gens de mer.

Depuis une dizaine d'années, les latitudes boréales attirent tous les regards. On a perdu la trace des HMS *Erebus* et HMS *Terror*, deux bombardes dont Sir John Franklin avait pris le commandement en 1845 pour tenter d'ouvrir le passage du Nord-Ouest. Jane Griffin, autrement connue sous le nom de "Lady Franklin", remue ciel et terre afin de retrouver son mari. Elle convainc l'Amirauté britannique de monter plusieurs expéditions de recherche. D'autres gouvernements emboîtent le pas sans tarder. Le médecin et explorateur Elisha Kent Kane publie deux récits à la première personne des campagnes organisées par l'homme d'affaires et philanthrope américain Henry Grinnell. Ses descriptions de paysages arctiques désolés fournissent un stock d'images qui inspirent une génération entière[1].

Chacun veut connaître le destin de Franklin. De puissants intérêts économiques et politiques entrent en jeu. La curiosité se finance. L'opinion publique s'enivre. De cette soif de savoir dépend la réputation d'une nation. Mais les recherches piétinent. Jusqu'au moment où le mystère s'éclaircit d'un coup. Au printemps 1859, Francis Leopold McClintock, un membre titulaire de la Royal Navy, et ses officiers recueillent les témoignages d'une tribu inuite du côté de l'île du Roi-Guillaume. Ils collectent d'autres indices et finissent par découvrir, à même le sol, des bouts de vêtements, des fusils, des cadavres, un cairn, une petite tente et une boîte en fer-blanc contenant un message sans équivoque : les deux bateaux ont été bloqués par les glaces le 12 septembre 1846 et Franklin a rendu l'âme le 11 juin 1847. Après des hivernages mortels, les survivants décidèrent le 22 avril 1848 d'entamer un périple sur la banquise pour tenter de rejoindre des terres plus accueillantes. Personne n'est revenu[2].

Hormis de petites frayeurs, le voyage de Church et Noble se déroule sans encombre. Le ciel est clément, la

mer est amicale. Un beau jour, le matelot de pont s'exclame : "Icebergs ! Icebergs !" Soulagement et euphorie : l'objectif est atteint. Les passagers s'avancent vers la proue. Deux masses élégantes, de tailles inégales, se découpent. Le navire se rapproche lentement du plus robuste. Les compères écarquillent les yeux. Mais un brouillard compact se répand. Les nuages s'abattent sur la mer à la manière d'un rideau de scène. Ils couvrent l'horizon et abrègent le spectacle. Privés de dénouement, les voyageurs sont déçus, presque vexés par la dérobade.

Lors d'une escale à terre, des pêcheurs leur expliquent que les chasseurs d'icebergs doivent s'armer de patience. C'est toujours une partie de cache-cache. Dans ce jeu, les rôles sont inégaux et les règles changent sans cesse. Les icebergs connaissent les vents et les courants mieux que les humains. Ils sont facétieux et ne se laissent pas attraper. Ils disparaissent aussi soudainement qu'ils réapparaissent. Lorsqu'on les approche de trop près, ils s'enfuient ou bien se fâchent. Ils sont plus intelligents que leurs poursuivants.

Les icebergs ont scellé un pacte d'amitié avec la brume. Nul ne peut le rompre. Quand les nuages transpirent, les gouttelettes d'eau deviennent des cristaux de glace qui s'entassent les uns sur les autres. Puis ces cristaux reviennent aux nuages en s'évaporant. Entre-temps, les blocs ont profité des instants où l'air se sature d'humidité pour échapper à la vue. Les icebergs et les brumes unissent le ciel et la mer. Leur relation est mutualiste. Chaque partenaire en retire des bénéfices. Comme s'ils leur enjoignaient de rebrousser chemin, les pêcheurs confient à nos deux aventuriers dilettantes un secret digne des meilleurs récits de piraterie : "Aucun chacal n'est plus fidèle à son lion, aucun poisson-pilote à son requin, que le brouillard à son iceberg[3]." Un frisson parcourt l'échine de Church et Noble : ils comprennent que l'iceberg est le prédateur dans les couples de vivants complémentaires. Les

vapeurs complices le suivent dans ses moindres déplacements. Ils sont inséparables.

Au début du mois de juillet 1859, un groupe de treize icebergs encercle la goélette. Le peintre et le narrateur exultent. Ils vont enfin pouvoir les scruter de près. On descend la chaloupe. La prudence est requise. Quand les icebergs se retournent, ils emportent tout dans leurs mouvements chaotiques et sèment la panique autour d'eux. Des pans de glace peuvent s'effondrer et broyer l'embarcation. Le capitaine à bord ordonne aux rameurs de rester à une distance respectable.

Ils progressent durant de longues minutes au milieu des masses flottantes, profitant d'une éclaircie dans le ciel et d'une mer calme. Ils entendent des grincements de toutes sortes. Intrigués, ils tournent autour de ce peuple qui chuchote des mots incompréhensibles. Le révérend noircit ses carnets. Il décrit le murmure électrique du vent, les sonorités de l'eau qui sculpte les parois, les innombrables jeux de lumière. Le spectacle renforce sa conviction que la nature n'est pas monochrome mais bien "polychrome". De son côté, Church enchaîne les gouaches avec une précision déjouant la faible houle.

Les icebergs sont protéiformes. Ils changent toujours d'aspect. Au point que Noble a le sentiment d'en voir plusieurs en longeant un seul d'entre eux. Quelques jours plus tôt, les deux premiers blocs l'avaient déjà subjugué. Son imagination s'était enflammée : il avait aperçu la tente d'un peuple nomade dans l'iceberg le plus fin et la voûte d'une mosquée en marbre verdâtre dans le plus épais. Comme s'il existait des correspondances secrètes entre les déserts de glace et les déserts de sable. Puis les masses avaient disparu en silence. Le narrateur n'avait même pas entendu le bruit de leur fuite[4].

Parmi les icebergs, Noble éprouve une sorte de stupeur joyeuse, comme une empathie profonde à l'égard d'un autre être. C'est la joie de l'"Indien" devant un cerf, le bonheur inédit d'un monde enfin "sauvage". Il ne sait plus quelle métaphore choisir. Successivement, il

distingue des édifices chinois, un Colisée, la silhouette d'un Parthénon grec, une cathédrale du premier style gothique, jusqu'aux ruines d'une cité d'albâtre. Les icebergs sont de grands imitateurs. Ils récapitulent avec une aisance déconcertante l'histoire de l'architecture mondiale. L'océan Arctique devient une galerie d'art à ciel ouvert, le sanctuaire de la créativité humaine. Les icebergs résument aussi l'histoire géologique. Ils évoquent des reliefs naturels situés aux quatre coins du globe. Ils ressemblent tantôt à des "montagnes alpines en miniature", tantôt aux neiges éternelles d'un massif andin que l'océan aurait immergé. À ce moment du récit, Noble assure à ses lecteurs qu'il partage, avec son ami peintre, les thèses du célèbre géographe et naturaliste Alexander von Humboldt. Ce dernier venait de mourir à Berlin. Il avait passé sa vie à établir que le "cosmos" est unifié dans toutes ses parties.

Le destin du narrateur bascule après l'épisode du groupe d'icebergs. Plus rien n'est vraiment pareil. La suite du voyage est un festival d'images. Plus il croise la route d'autres mastodontes, plus Noble en forge de nouvelles afin d'illustrer les rencontres : un navire de guerre aux canons pointés et à l'étrave acérée, des sculptures d'ivoire, des nuages représentant des visages de poètes, de philosophes ou d'ours polaires. Il décrit les cavernes, les niches, les balcons et les escarpements. Il devine que les icebergs regardent avec mélancolie les passagers du bateau. La fragilité évidente de certains d'entre eux l'attriste. Pendant ce temps, sur le pont, Church termine ses études préparatoires à l'huile. Dans sa cabine, il crayonne encore quelques croquis sur les pages d'un petit carnet et range ses cartons avec soin.

Encadrer les icebergs

Deux ans après leur retour, le peintre livre au public new-yorkais une œuvre imposante : *The North*. Le

tableau fait un mètre soixante-quatre de haut sur deux mètres quatre-vingt-cinq de large. L'opinion est positive, en ce mois d'avril 1861, mais pas unanime : trop de vide, aucune marque humaine. Church retravaille sa grande toile. Il décide un beau jour de la faire connaître en Europe. En juin 1863, une soirée d'inauguration est organisée à Londres. Des personnalités y assistent, dont Lady Franklin et Sir Francis Leopold McClintock. Les spectateurs de la capitale britannique aperçoivent à gauche du cadre un mât brisé, encore doté de sa hune, qui pointe vers un bloc de roche à droite. Church a ajouté le détail dans la version finale. Sans doute pour évoquer le naufrage tragique de Franklin et répondre aux critiques. Tout autour des icebergs règne une même lueur arctique voilée. Le peintre a rebaptisé son œuvre en lui donnant le titre actuellement connu : *The Icebergs*.



Frederic Edwin Church, *The Icebergs* (1861-1863), musée d'Art de Dallas.

Comment lire ce tableau ?

Un texte imprimé sur une feuille est distribué lors d'une présentation, en 1862, à l'Athenæum de Boston. L'artiste y explique ses choix de perspectives. Il s'adresse au public : "Le spectateur est supposé se tenir sur la glace, dans la baie de l'iceberg. Les masses dispersées

sont des parties d'un seul et même immense iceberg. Imaginez un amphithéâtre, dont vous occupez les marches inférieures ; vous voyez le premier plan glacé à vos pieds et contemplez les masses tout autour, qui n'en forment plus qu'une au-dessous de la surface de l'océan. À votre gauche : de la glace surplombante et abrupte. À votre droite : une partie de la surface de l'iceberg. Puis une grotte profonde qui court entre des sommets alpins. Devant vous se tient la partie principale de l'iceberg, exhibant une monumentale architecture de glace. L'observateur est ainsi entouré par toutes les formes que prend le grand glacier du Groenland après qu'il a été jeté dans les profondeurs de l'océan et soumis, pour un temps, à l'action des éléments – vagues, courants, soleil, tempête."

Church instruit l'œil du spectateur en détaillant les aspects de la scène. Il estime que le public en a besoin. Pour deux raisons au moins. D'une part, l'iceberg est un objet spontanément pictural. Mais la variété de ses lignes doit être montrée. Sinon, le spectateur risque de se lasser devant tant d'uniformité. D'autre part, la beauté de l'iceberg est intrigante. Ses proportions font d'abord douter du principe d'Archimède. La masse semble très lourde. Et pourtant elle flotte ! Elle est si légère, presque aérienne. Comment figurer l'alliance du poids et de l'absence de poids ?

Le peintre a observé les blocs de près. Il sait que leur plasticité est un défi. Leurs droites s'entremêlent et leurs courbes se chevauchent. Les icebergs alternent sans cesse les premiers plans avec les arrière-plans. Ils composent des volumes qui paraissent éternels. Puis ils se dissolvent dans l'air et dans l'océan. Les cubes de glace massifs se métamorphosent en petites boules de flocons volatils.

Church veut contrôler ces ambivalences. Il dirige le regard dans un espace bien circonscrit. Mieux, il joue avec le cadre : la glace occupe trois côtés du tableau. Il fige les icebergs dans leur matière et fabrique l'image